

# Erevan succombe au printemps révolutionnaire arménien

ARMÉNIE Près de 20.000 manifestants réclament le changement

► La démission du Premier ministre Serge Sarkissian lundi n'a pas calmé la rue arménienne.

► La foule réclame désormais une révolution et la fin du règne du parti au pouvoir depuis 1995.

**EREVAN**  
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

De mémoire d'Arménien, Erevan n'a pas connu une telle euphorie depuis une éternité, dans un pays marqué par le poids d'une pauvreté endémique. La capitale de la petite république vit des journées de contestation historiques, les plus importantes depuis celles de mars 2008, qui avaient conduit à une répression sanglante faisant dix morts. Deux jours après la démission du Premier ministre Serge Sarkissian, la population continue de mettre la pression.

Mardi, tout le pays s'était retrouvé pour la traditionnelle commémoration du génocide arménien de 1915, mais hier le mouvement a repris de plus belle visant cette fois-ci le système mis en place par le parti républicain d'Arménie, au pouvoir depuis 23 ans. Durant la matinée, le député Nikol Pachinian, leader de l'opposition, a pris la parole sur la place de la République et a très vite embarqué plusieurs milliers de personnes dans une course folle dans les rues d'Erevan.

**La corruption et les détériorations des conditions ont conduit la population à manifester**

Des universités descendent des grappes d'étudiants, qui forment l'avant-garde du cortège, donnant une allure juvénile à cet électrique printemps arménien. « Nous ne quitterons pas la rue tant que tout le clan de Sarkissian ne quittera pas le pouvoir », s'excite Yacha, 21 ans, étudiant en médecine, dont la promotion vient de débrayer. La veille, le nouveau premier ministre désigné, Karen Karapetian, a fermé la porte à toutes discussions avec l'opposition.

« Ni Sarkissian, ni Karapetian ! », hurlent de manière stridente des jeunes filles hissées sur des capots de Lada, alors que sur les visages se lisent les stigmates de la fatigue et de la paupérisation de la population. « On est tellement

moins développés que la Géorgie et l'Azerbaïdjan, confie Armen, un trentenaire au chômage. On n'a connu qu'eux, on veut tester quelque chose d'autre ».

Le cortège improvisé s'aventure dans le faubourg pauvre et industriel d'Erebuni, au bord des montagnes qui entourent Erevan. La stratégie est claire : rallier l'Erevan populaire au mouvement et tenter l'épreuve de force contre le pouvoir. « Unité », scandent la foule. Aux fenêtres des immeubles soviétiques de pierre volcanique rosée, des femmes avec des enfants acclament le mouvement.

Le concert des klaxons se fait de plus en plus assourdissant, au plus fort, environ 20.000 personnes marchent à allure rapide. Dans la foule, plusieurs policiers en uniforme défilent et rejoignent leurs concitoyens. Un officier témoigne. « J'ai toujours travaillé contre les criminels, or cette foule ne fait rien de criminel », explique Garait Toymsyan, qui refuse l'usage de la force contre les manifestants.

Dans la journée, le pouvoir teste les manifestants. Des blindés légers ont été brièvement positionnés dans le centre. Les deux camps se jaugent, alors que la rumeur d'un État d'urgence se passe de bouche en smartphone. En milieu de journée, à l'extérieur d'Erevan, des protestataires bloquent durant quelques heures la route menant à la frontière géorgienne, comme une façon de dire que le mouvement peut isoler encore plus le pouvoir.

En début de soirée, des dizaines de milliers de personnes convergent vers l'impressionnante place de la République. Une énième fois, la foule reprend le célèbre clapping des supporters de football islandais, devenu le symbole du printemps arménien. « Faire tomber Serge Sarkissian, il fallait le faire, c'était le papa de tous ces oligarques », confie un journaliste local.

Pendant que Sarkissian réunit au parlement ses députés pour parler de l'avenir du parti, Nikol Pachinian prend la parole sur scène, alors qu'un cercueil factice à l'effigie du parti au pouvoir glisse sur des centaines de bras. « Il n'y a aucune alternative que la victoire, dit-il. Si le parti républicain propose un nouveau Premier ministre, alors le peuple entourera le parlement et les bâtiments publics ». Pachinian, lui, acclamé par la foule, se positionne déjà comme Premier ministre. ■

STEPHANE SIOHAN